

# Riche comme BEZOS



Avec une fortune estimée à 136 milliards de dollars, un vertigineux nombre suivi de neuf zéros, le plus dégarni des patrons des nouvelles technologies est l'homme le plus riche de la planète, avec **un « PIB » personnel supérieur à celui de 70% des pays du globe.** Portrait du grand manitou d'Amazon qui défraye actuellement la chronique.

---

Par Manon Volland

---

**A** 55 ans et toutes ses dents, Jeff Bezos n'en a pas moins perdu les quelques cheveux qui lui restaient lors de la création de son bébé mastodonte Amazon en 1995. Désormais aussi lisse que les boules à facettes des discothèques qui passaient à l'époque le tube quasiment dénué de paroles *Push The Feeling On* des Écossais Nightcrawlers, Bezos est du genre à discréditer le proverbe « pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Alors que celui-ci recommande de rester bien ancré dans sa stabilité pour faire son beurre, le Jeffrey national colle plutôt à l'image des autres pierres qui roulent, les Rolling Stones (alors qu'ironiquement, l'expression anglo-saxonne parle d'une « *rolling stone gathering no moss* »), qui engraisent leur porte-monnaie en vivant d'aventures et d'expérimentations. Surdoué depuis l'enfance, le gosse d'Albuquerque passera par un diplôme en sciences de l'informatique de la prestigieuse Université de Princeton et par les sommets de Wall Street avant de tout plaquer pour s'engouffrer dans la brèche prometteuse d'internet. Résultat, 24 ans plus tard ? 2'200 dollars *in da pocket* à chaque seconde qui passe, et une silhouette à la Terminator. Pari gagnant. « J'ai choisi le chemin le moins sûr pour suivre ma passion, et je suis fier de ce choix. »

## Le fils à papa(s)

C'est pourtant bien loin de la cuillère en argent dans le bec et de la success-story à l'américaine qu'est né Bezos : sa mère est ce que l'on appelle une *teen mum*, une mère adolescente, qui frôle les 16 ans lorsqu'elle découvre qu'elle est enceinte de son petit ami de la *high school*, un motocycliste dans une troupe de cirque. Ils se marient à la va-vite au Mexique, et divorcent aussi vite, alors que Jeff n'a que 17 mois. Jacklyn Gise Jorgensen deviendra Bezos quelques années plus tard en épousant Miguel, un immigré cubain ayant fui le régime de Castro et qui, selon l'anecdote, ne connaissait de l'anglais que le mot *hamburger* en arrivant sur le sol américain. Du haut de ses 4 ans, le petit Jeffrey se fait adopter dans la foulée, et prend le nom de celui qu'il considèrera toujours comme son vrai père, n'apprenant qu'à l'âge de 10 ans la vérité sur son paternel. Comme une prémisse de la dureté et de l'impassibilité exprimées par certains employés du géant du colis quand ils évoquent leur *big boss*, Bezos ne semblerait pas avoir été particulièrement ému par la nouvelle : « J'ai su en même temps que je devais porter des lunettes. Et ça, ça m'a fait pleurer. » Ce fameux père biologique, Jeff n'a jamais cherché à le revoir, et il n'a appris ce qu'était devenu son fils qu'en 2012, lorsque l'auteur Brad Stone est venu lui mettre sous les yeux les esquisses de la biographie qu'il était en train d'écrire sur le visionnaire du web. Devenu propriétaire d'un magasin de cycles, il a alors essayé de recontacter son fils, sans succès, avant de s'éteindre trois ans plus tard. La fin d'un feuilleton où être jeune et parent ne s'apparente pas à une *happy end*.

Et pourtant, Jeff Bezos partageait avec Ted Jorgensen l'un de ses traits de personnalité les plus remarquables : son rire plutôt singulier, comme chacun peut s'en faire une idée en parcourant les vidéos qui pullulent sur YouTube et qui compilent les séquences d'hilarité du patron d'Amazon. Ce rire, souvent décrit comme proche du gloussement d'un phoque ou du hennissement d'un cheval, ne prête pourtant pas à sourire dans les locaux du colosse de l'e-commerce, le ricanement de Bezos annonçant généralement un avertissement ou une remontrance déguisée de celui qui exècre la médiocrité. « Il ne faut pas se laisser avoir : [ce rire] est désarmant et vise à vous punir », mettait en garde un ancien cadre de la boîte. Comment Jeffrey Preston est-il devenu ce patron autant admiré pour son intellect et son succès que décrié et craint par ses propres employés ?

« J'adorais mes grands-parents, et je me réjouissais de chacun des voyages avec eux l'été. Pendant l'un deux, je devais avoir 10 ans, mon grand-père conduisait et ma grand-mère était assise sur le siège passager. Elle fumait toujours pendant ces voyages et je détestais cette odeur. A cette époque, toute excuse était bonne pour que je fasse des estimations et des calculs. J'avais entendu une campagne publicitaire à propos de la cigarette. Je ne me souviens pas bien des détails, mais en gros, la publicité disait que chaque bouffée de cigarette enlevait quelques minutes d'espérance de vie. Je pense que c'était environ deux minutes par bouffée. J'ai donc décidé de calculer ce que cela ferait pour ma grand-mère. Au moment où j'ai été satisfait de mon estimation, je me suis penché en avant, ai tapoté sur l'épaule de ma grand-mère et lui ai fièrement déclaré : « A deux minutes en moins par bouffée de cigarette, tu as perdu neuf ans de ta vie ! » Je garde un souvenir très précis de ce qui s'est ensuite passé, et qui n'était absolument pas ce à quoi je m'attendais. Je pensais être applaudi pour mon intelligence et mes compétences, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. A la place, ma grand-mère a fondu en larmes, et je ne savais pas quoi faire. Mon grand-père s'est arrêté sur le bas-côté de la route et est venu ouvrir ma porte pour que je le suive. Est-ce que j'aurais des problèmes ? Mon grand-père était un homme intelligent et calme, et il n'avait jamais eu un mot dur envers moi. Est-ce que ce serait la première fois ? Il m'a alors dit très calmement : « Jeff, un jour tu comprendras qu'il est plus difficile d'être gentil que d'être intelligent. »

## Du fast-food au fast-shopping

Pas toujours sympathique, le Bezos, mais indéniablement astucieux et perspicace depuis son plus jeune âge: il s'échappe de son lit d'enfant à 3 ans en dévissant les barreaux pour aller passer la nuit dans un vrai lit, obtient un score de **QI** bien supérieur à la moyenne à 8 ans, se place premier de classe durant toute sa scolarité, démonte le tracteur Caterpillar de son grand-père pour le remettre en état à la même époque, et suit les développements autour de l'affaire du Watergate à 10 ans – avant de racheter, 50 ans après, le *Washington Post*, pour son plaisir personnel et pour l'avenir de la presse. Il invente à tout-va pour contenter son esprit qui cavale plus vite que la musique, d'une alarme trafiquée pour garder son frère et sa sœur à distance de sa chambre à un four solaire. Jeffrey bravera le monde de l'entrepreneuriat une première fois lors de l'adolescence, en lançant avec sa petite amie de l'époque, Ursula, le Dream Institute, un camp littéraire pour gosses, avec liste d'ouvrages à lire imposée et débriefing en bonne et due forme. Six gamins participeront, dont le frère et la sœur de Bezos. Un échec qui lui permettra tout de même d'éviter un deuxième été dans les cuisines huileuses du géant du fast-food jaune et rouge.

Côté études, Bezos s'envole pour Princeton afin d'y étudier la physique, et se projette déjà en futur Einstein. Une grosse désillusion l'y attend: «J'ai regardé autour de moi et j'ai réalisé qu'il y avait trois personnes dans cette pièce qui étaient bien meilleures que moi, et pour qui c'était beaucoup plus facile. Ça a été une révélation.»



© WorldFoto / Alamy Stock Photo

## RÉSULTAT, 24 ANS PLUS TARD ? 2'200 DOLLARS « IN DA POCKET » À CHAQUE SECONDE QUI PASSE.

Réalisant qu'il ne gagnerait jamais de Prix Nobel ni ne suivrait les pas célèbres de Hawking, il abandonne son cursus et se lance dans l'informatique, sans savoir encore à quel point cette décision serait cruciale. Il rejoint Fitel en tant qu'employé numéro 11, une start-up qui l'essorera jusqu'à la moelle avec des allers-retours incessants entre les États-Unis et Londres, avant de plonger dans le domaine bancaire, et finalement de s'aiguiser les dents à Wall Street. Lui qui voulait quitter le monde de la finance y replonge de plus belle, gardant même un sac de couchage sous son bureau pour accumuler les heures sup; il devient vice-président du fonds spéculatif après quatre ans seulement. Une statistique va venir tout faire basculer: 2'300%. Ce nombre, c'est la croissance annuelle d'internet, qui laisse Bezos sidéré, et fasciné. La légende raconte qu'il aurait alors demandé conseil à son patron, qui lui aurait dit, après deux heures de balade dans Central Park: «Ça m'a l'air d'être une super idée, mais elle serait encore meilleure pour quelqu'un qui n'a pas déjà un bon boulot.» Ni une ni deux, le trentenaire fait chauffer son cerveau et développe alors un concept qu'il nommera plus tard «système de minimisation des regrets», et qui l'aidera à prendre les décisions qui dessineront son avenir et celui d'Amazon. «Je voulais me projeter à l'âge de 80 ans pour me dire: «OK, maintenant, je reviens sur ce que j'ai fait dans ma vie.» Je veux minimiser mon nombre de regrets. Je savais qu'à 80 ans, je ne regretterais pas d'avoir tenté le coup [...], alors que je regretterais fortement de ne pas avoir essayé.» La décision est prise, il quitte son poste ultra-lucratif pour la vie, pendant quelque temps, d'inventeur de garage en devenant, puis de nabab des temps modernes. «Jeff a toujours voulu gagner beaucoup d'argent. Pas pour l'argent en lui-même, mais pour ce qu'il pourrait en faire ensuite, afin de changer le futur», raconte Ursula Werner, sa petite-amie au lycée. *And so, he did.*

### « Jeff qui roule amasse la mousse »

Si Bezos a eu le cran de tout plaquer pour se lancer dans son pari fou de plus grande librairie du monde, c'est aussi grâce à celle qui était encore récemment la femme de sa vie. Le futur patron de la machine Amazon n'a jamais été ébloui par sa propre beauté – sans doute l'une des variables les plus incertaines et compliquées de l'algorithme géant de son cerveau –, mais il s'est toujours cramponné à l'idée de trouver une douce moitié, et ce de manière plutôt originale: durant ses années à

Wall Street, il demande à ses collègues de lui organiser des *blind dates* et sélectionne ses prétendantes à la manière d'un investisseur boursier, avec des paramètres ultra précis et des seuils de ressources minimum à remplir. Ce n'est pas d'une bombe qu'il veut, mais d'une femme « pleine de ressources », pouvant le « faire sortir d'une prison du tiers-monde » si besoin s'en faisait sentir. Des dizaines de rencontres pour finalement tomber sous le charme de sa voisine de bureau, MacKenzie Tuttle, une autre *alumni* de son *alma mater* Princeton, qui fait le premier pas et l'invite à déjeuner après avoir été séduite par son rire (comme quoi). Les tourtereaux ne traînent pas et se marient six mois plus tard. C'est elle qui l'encourage à démissionner pour se lancer dans son e-commerce de bouquins. L'histoire raconte que c'est également elle qui les conduit jusqu'à Seattle tandis que Jeff s'adonne à son activité préférée, les calculs, pour mettre sur pied son business plan. Pragmatique, l'entrepreneur n'a pas choisi Seattle comme point de départ de son entreprise par hasard, mais bien pour des raisons fiscales : la population de l'Etat de Washington étant relativement faible à l'époque, les taxes l'étaient également. Bezos et MacKenzie occupent un petit deux-pièces dans le centre, bien loin de l'actuel patrimoine immobilier du couple, regroupant une énorme baraque dans le coin, une maison de 1'200 m<sup>2</sup> à Beverly Hills, trois appartements à New York, un ranch au Texas et le Musée du textile à Washington DC, soit près de 2'500 m<sup>2</sup> de logement en plein cœur de la capitale – autant que la Maison-Blanche –, faisant de lui l'un des 20 plus grands propriétaires fonciers des Etats-Unis. Jolie évolution.

« J'étais là quand il a écrit son business plan, et j'ai travaillé avec lui et avec beaucoup d'autres [...] dans le garage converti en bureau, avec le placard du sous-sol transformé en entrepôt, les bureaux qui sentaient le barbecue, les centres de distribution en plein rush à Noël... dans les premières années de l'histoire d'Amazon. » MacKenzie participe à toutes les étapes de la création du géant de l'e-commerce, dont la recherche du nom de l'entreprise. Il y eut d'abord « Cadabra », mais Bezos s'est rendu compte que selon l'accent et la prononciation, ce nom pouvait sonner comme « *cadaver* », cadavre en anglais. Plutôt mauvais pour le business. C'est en feuilletant un dictionnaire qu'il tombe sur Amazone, le plus grand fleuve sur Terre, et que l'évidence tombe (bien que le nom « *relentless.com* » – implacable en français – aie aussi été dans la course un moment... et il est intéressant de regarder où ce nom de site nous redirige encore aujourd'hui). « Amazon.com » est enregistré le 1<sup>er</sup> novembre 1994 et est officiellement lancé huit mois plus tard, le 16 juillet 1995. Après un mois seulement, le site a vendu des livres dans la totalité des Etats américains et dans 45 pays différents grâce aux militaires en poste à l'étranger. Ironie du sort, Bezos avait vu juste en misant sur l'informatique, leur plus grand best-seller de l'année étant un guide sur la création de site web. Moins de deux ans après son lancement, Amazon entre en bourse : en septembre dernier, sa capitalisation a dépassé le cap des 1'000 milliards de dollars, devenant la deuxième entreprise privée à le faire, après Apple un mois plus tôt.



Bezos avait comme objectif au lancement d'Amazon de créer un *everything store* où le client pourrait acheter tout ce dont il avait « besoin » depuis son canapé, en deux clics de souris (ou de défilements d'écran). « *Do what is best for the customer* » est et a toujours été son motto : « A son pire niveau, la société de consommation consiste vraiment à amener les gens à acheter des choses qui n'améliorent pas leur vie. [...] Nous voulons que les visiteurs [d'Amazon] deviennent des clients et que cette expérience soit la plus accueillante possible. » Le client, certes, mais aux dépens de qui ? D'à peu près tout le monde, en fait.

## Le rouleau compresseur Amazon

En 1999, Jeff Bezos est élu « personnalité de l'année » par *Time Magazine*, alors qu'en parallèle sont décriées pour la première fois les conditions de travail dans les entrepôts et bureaux d'Amazon. En 2014, il est cette fois nommé « pire patron au monde » par la Confédération syndicale internationale, juste devant les boss de Walmart et JPMorgan Chase. On lui reproche d'exploiter ses employés, dont certains marcheraient jusqu'à 24 km par jour dans les hangars de stockage, de les fliquer et de les pressuriser lorsque le rythme à tenir n'est plus assuré (on raconte que des ambulances viendraient régulièrement chercher des employés n'ayant pas tenu le choc d'une journée de stress supplémentaire). Des méthodes de management qui collent bien au personnage et aux rumeurs qui emplissent les couloirs et les propos des anciens d'Amazon, dont l'un de ses ex-proches collaborateurs : « C'est un être totalement dénué d'empathie, il se fiche de savoir si ses actions ont un impact sur les autres. Je l'ai vu traiter des collaborateurs en public de manière si inappropriée que je pensais qu'ils démissionneraient aussitôt. » « Vous êtes feignant ou simplement incompetent ? » semble être une des phrases fétiches de Bezos, qui transfère également à ses employés les mails relevant des problèmes, accompagnés d'un simple point d'interrogation, synonyme de nécessité d'agir immédiatement ou de remballer ses affaires avant la fin de la journée. Amazon a l'un des pires taux d'ancienneté de l'industrie technologique, et ne chouchoute pas ses employés comme le font d'autres grands noms tels que Facebook ou Google : pas de baby-foot à la mode start-up à l'horizon, ni de repas gratuits pour fidéliser les salariés. Inhumain,



alors, le Bezos? Il se défend en arguant qu'il n'aurait pas pu «construire une entreprise comme celle-ci avec des gens malheureux». Pas sûr: on a tous besoin de mettre du pain sur la table à la fin du mois.

Il n'y a pas que les employés du mastodonte de l'e-commerce qui souffre de sa notoriété, mais également les autres entreprises, et ce, quel que soit leur domaine d'activité. En effet, Jeffrey investit dans tout ce qui semble être profitable, l'une de ses dernières grosses acquisitions étant la chaîne de supermarchés bio Whole Foods Market. Il y a même un terme pour définir les business sur lesquels Bezos a désormais la mainmise: on parle d'«amazonification». Les patrons n'ont donc pas le choix: il faut soit baisser les prix et travailler main dans la main avec le géant, soit s'attendre à fermer boutique plus rapidement que prévu. «A ce rythme, plaisante à moitié un analyste financier, il ne restera bientôt plus au monde qu'une seule entreprise, Amazon.» Un écho au logo de la marque, où une flèche jaune – qui fait également office de sourire sur les colis qu'on reçoit dans notre boîte à lait – relie les lettres A et Z d'Amazon, afin de bien souligner qu'on y trouve tout, *from A to Z*.

## L'amour est enfant de milliards

Bon à savoir toutefois, si vous prévoyez de postuler chez Amazon: Bezos aurait engagé un coach personnel pour apprendre à mieux manager son bébé et à réguler ses crises de colère (si par hasard vous approchez de ce point la célébrité et le haut du panier). Mais s'il y a bien une personne que Jeffrey n'a pas su gérer, c'est sa femme MacKenzie, et l'affaire fait les choux gras de la presse. Tout semblait en effet aller pour le mieux dans le meilleur des mondes au sein de la famille Bezos, qui compte quatre enfants, dont une petite fille adoptée en Chine, tous élevés loin des écrans (étonnant), avec une maman écrivaine les conduisant à l'école dans son minivan très classe moyenne américaine, un papa faisant la vaisselle malgré ses milliards – «Je suis convaincu que c'est la chose la plus sexy que je sache faire» – et prenant des rendez-vous uniquement après 10h

pour déjeuner en famille. MacKenzie soutient sans vergogne son mari lorsqu'on l'accuse d'évasion fiscale ou de tuer les petits commerces, et prend avec philosophie le fait de voir ses ouvrages refusés (en même temps, elle n'en a écrit que deux) par certaines libraires, sous prétexte que son mari en possède lui-même une. Mais alors, que s'est-il passé? En dehors d'être régulièrement critiqués pour leur manque de philanthropie (ils ont tout de même fait des efforts ces dernières années en donnant 15 millions de dollars à Princeton pour la recherche en neurosciences, 2,5 millions – une pacotille si l'on considère leur fortune personnelle – à l'association pro-mariage pour tous, et 42 millions dans une horloge mécanique qui pourra donner l'heure exacte pour les 10'000 prochaines années – chacun ses priorités – les Bezos ont finalement cédé à une certaine normalité, puisque Jeff s'est bêtement entiché d'une autre femme, Lauren Sanchez, présentatrice TV américaine et divorcée d'un ancien ami à lui. Le divorce le plus cher de l'histoire vient alors d'être entamé, après 24 ans de mariage. Le tabloïd *National Enquirer* étale dans ses pages des copies de SMS compromettants et des photos – «si choquantes que nous n'osons pas les imprimer» – de la tête chercheuse du patron d'Amazon, entres autres. Cette séparation en bons termes, que le couple a annoncée sur Twitter (fait rare pour l'homme, usuellement plutôt distant des réseaux sociaux) – «nous avons décidé de divorcer et de poursuivre nos vies comme amis» –, fait tout de même peur aux actionnaires du géant de l'e-commerce, dont Bezos est le principal propriétaire. Une chose est sûre, MacKenzie sera l'une des femmes les plus riches des Etats-Unis et, avec un peu de chance, ce divorce «ne prendra que deux jours, car il est abonné à Amazon Prime», comme ironise un Twitto.

Avec ses 136 milliards de dollars, gageons que Jeffrey s'en sortira bien. Dans le pire des cas, il lui suffira d'investir les milliards qui lui restent dans Blue Origin, sa propre entreprise aérospatiale (tous les milliardaires n'en ont-ils pas une?) pour aller conquérir une autre planète. «C'est un rêve d'enfant. Je suis tombée amoureuse de l'idée d'explorer l'espace et d'y voyager quand j'avais 5 ans et que j'ai vu Neil Armstrong poser un pied sur la Lune. On ne choisit pas ses passions, ce sont elles qui vous choisissent.» Il avait déjà réalisé un de ses rêves en jouant un extraterrestre dans le dernier *Star Trek*... alors à quand la conquête des étoiles? —

**S'IL Y A BIEN  
UNE PERSONNE QUE  
JEFFREY N'A PAS SU  
GÉRER, C'EST SA FEMME  
MACKENZIE, ET L'AFFAIRE FAIT  
LES CHOUX GRAS DE LA PRESSE...**